

Littéralité – littéralité – tabou

Péguy-Pasolini #3b

En cette période de crise, en cette période de grand tourment, on doit constater la modification du système sémiotique, de l'espace commun des échanges sémantiques. Notre société, comme à d'autres époques, a mal à ses signes et l'un des symptômes de ce mal semble bien être une modification du rapport à la littéralité.

On pourrait, dans un premier mouvement de pensée, croire que c'est de la littéralité que vient le problème, du fait que les gens prendraient « les choses au pied de la lettre », se défaisant de leur droit à l'interprétation des signifiants, connotations, allusions, contextes, etc. Dans le champ des religions, cette modification du rapport à la littéralité et cette torsion produit les fondamentalismes cléricaux totalitaires, tels que l'Inquisition et le salafisme. Mésusage de la littéralité de la liberté de commerce et du marché dans le champ de l'économie, et cela produit le libéralisme déshumanisé et sans culture.

Ce serait pourtant une erreur.

Le mal, ce n'est pas la littéralité, mais c'est bien de vouloir faire jouer à la littéralité dans la société un rôle qu'elle ne peut pas prendre, qu'elle ne doit pas prendre. Elle est, comme la langue pour Esopé, la meilleure et la pire des choses.

Si une société entièrement littérale serait à l'évidence une société entièrement bloquée, où les échanges sémantiques communs ne pourraient plus s'effectuer, ce n'est pas à cause de la littéralité mais parce que l'ordinaire des échanges sémantiques s'effectue et doit s'effectuer sans avoir jamais recours à la littéralité. Tout énoncé visant à communiquer s'effectue dans la mise en tension d'un dénoté et d'un connoté, mais le dénoté n'est pas la littéralité. Il y a déjà du langage.

La littéralité, en tant qu'elle relève du réel, et non de la communication, est à la fois désirée, sacrée et interdite, c'est-à-dire tabou.

C'est de cette confusion entre ce qui est littéral et ce qui relève de l'échange sémantique que pourrait bien provenir l'essentiel des malentendus qui conduisent aux troubles sociaux que nous connaissons.

En 1966, Frank Stella, dans une interview croisée avec Donald Judd, dit de sa peinture : « ce que vous voyez est ce que vous voyez. ». Et la phrase est restée célèbre. Il ajoute : « c'est vraiment quelque chose si vous pouvez tirer une sensation visuelle agréable, ou penser que ça vaut le coup d'être regardé... ».

Cinquante ans auparavant, Gertrud Stein avait fait le même chemin avec : « A rose is a rose », qui est sans doute l'une des phrases les plus abouties de la poésie de langue anglaise.

Et, en fait, il en va de même des textes sacrés.

Aux fondamentalistes d'aujourd'hui qui prétendent lire le texte au pied de la lettre, que ce texte soit Bible ou Coran, d'autres lecteurs opposent la littéralité de la forme du texte sacré. Si le verset 7 de la sourate 3 du Coran dit : « nul autre qu'Allah ne connaît l'interprétation du Coran », ce verset ne conduit pas automatiquement à accepter la lapidation des femmes. Il peut aussi dire que le texte est d'abord un chant qu'il convient de percevoir comme expression intangible et ineffable de l'Esprit Saint. Quant aux évangiles, ils dénoncent en permanence les mauvaises lectures littérales de la Bible, et sauvent de la lapidation la femme adultère. Ils n'empêchèrent cependant pas qu'on brûlât les sorcières.

Ce qui est difficile, avec la littéralité, c'est qu'elle est totem et tabou, tout à la fois servage et libération de la pensée, aussi, manifestation du pur esprit.

Mais les troubles de la littéralité ne s'expriment pas que dans les conflits religieux. En tant que tabou, elle est désirable, et les industries de divertissement aiment penser y accéder et la présenter. Ce faisant, elles y échouent implacablement.

Fin janvier 2016, une de ces émissions télévisées qui sont des émissions d'avilissement des masses en a fait la démonstration. C'était prévisible, car, une émission qui vise à divertir en jouant sur les plus bas instincts ne peut atteindre à la littéralité et demeure au stade du graveleux. Elle est immédiatement comme rattrapée par le sens.

Il s'agissait de l'émission « Touche pas à mon poste ». Les animateurs y ont des rôles assignés. Parmi ceux-ci, un bellâtre blond, une sorte de « Ken » de poupée Barbie, avec quelque chose d'un peu efféminé - mais pas trop - tient le rôle, consenti, de souffre-douleur. Dans un des épisodes, il s'est agi d'illustrer - littéralement donc - l'expression argotique : « avoir le cul bordé de nouilles ». Il s'en est suivi que l'on a versé des nouilles crues dans le caleçon du beau gosse blond, le tout sur fond de gloussements sur-joués et suraigus de l'animateur vedette. Le seul visionnage de la scène met mal à l'aise, fait – littéralement – peine à voir.

Quelques jours plus tard, un chroniqueur radiophonique, sérieux et bien intentionné, a qualifié tout cela de comble de l'abjection. Les animateurs incriminés se sont alors défendus sur différents plateaux télévisés. La grande machine télévisuelle se nourrissant d'elle-même, ils ont eu tout loisir de le faire : il ne s'agissait que d'une plaisanterie ; alors, si l'on ne peut même plus rigoler à la télé !

Le chroniqueur avait pourtant raison, mais, le schème d'avilissement qu'il a décelé est encore plus fort que ce qu'il a cru.

Peu importe ce que l'émission voulait montrer !

Puisque il s'agissait de littéralité, prenons l'émission au mot : nous y voyons ce que nous y voyons. Or, montrer un homme qui se fait verser des nouilles dans son caleçon est avilissant pour celui qui le subit, celui qui le fait, celui qui le regarde.

Mais il n'est pas question ici, en fait, de littéralité.

Le sens s'est vengé.

Étudions l'extraction de cette expression dérangeante : « avoir la cul bordé de nouilles ». En argot, « nouille » signifie le sexe masculin. L'expression en question désignerait un homme qui se fait sodomiser par d'autres hommes, en prison, car il s'agirait ici de l'argot carcéral parisien. Cet homme serait supposé avoir de la chance, car, grâce à son consentement, il serait de ce fait protégé par les caïds – dominateurs donc sodomites -. Revue sous cet éclairage, la scène prend un autre sens qui est son véritable sens. La scène dit : « les blonds sont des enculés. ». Et cela fait bien rire les autres, qui sont bruns, et exemptés des derniers outrages. J'exagère. Non. L'animateur blond, juste avant la scène de littéralité dévoyée, lâche : ah non, j'en ai déjà assez dans le cul ! Comme quoi il avait, lui, bien compris ce qui se jouait. Littéralité et métaphore se sont alliées contre la bêtise.

C'est que les protagonistes de cette émission télévisée ont méconnu les subtilités de l'agencement d'un axe sémantique essentiel, l'axe des connotés, par lequel circulent les métaphores. Il n'est pas possible dans le cadre des échanges sémantiques communs de contrôler entièrement la part de métaphore d'un message. On peut même penser, en utilisant le vocabulaire de la biologie, que dans chaque message, il y a des traces de métaphore. Il n'est donc pas possible d'éradiquer la part d'incertitude et de malentendu qu'il y a dans chaque échange sémantique. C'est bien ce que déplorent les pouvoirs, tous les pouvoirs, qui voudraient des énoncés parfaitement exacts.

Tout échange sémantique, linguistique ou iconique, a sa part d'ambiguïté, qui est la part d'interprétation des locuteurs, des regardeurs. On peut d'ailleurs penser que tout échange sémantique est sujet à malentendu. J'émet un message, sans savoir parfaitement ce que j'émet, sans maîtriser entièrement le sens de mon message, parole, texte, images... et l'autre le reçoit, mais je ne sais pas bien non plus ce qu'il en perçoit. Ce qui fait que, pour autant, mon message ne va pas complètement s'évanouir, complètement s'auto détruire, c'est le partage, avec le récepteur, d'un vocabulaire, d'une syntaxe, et, au-delà, de codes qui vont régler les écarts possibles ou non avec la littéralité du message.

En fait, ce qui fait que le message demeure porteur de sens, qu'il est actif, qu'il est productif d'échanges sémantiques, c'est le fait culturel.

Je peux comprendre à peu près l'autre bien qu'il soit autre, car, je baigne avec lui dans une même culture. Plus l'échange sémantique s'effectue dans la liberté, dans la confiance, plus je peux m'écarter de la littéralité du message et interpréter l'autre. Plus l'échange est contraint par une situation sociale de pouvoir, plus je suis aux ordres de cette situation, moins je peux, moins je m'autorise à exercer ma capacité d'interprétation. Un ordre, pour fonctionner comme ordre, doit être univoque. Un ordre soumis à interprétation est inefficace en tant qu'ordre. Eh bien, je prétends que nous vivons une période où les forces cléricales et les forces marchandes, et les forces politiques qui sont à la solde des

premières et des secondes, ont pour but et ont pour ambition de restreindre les capacités d'interprétation des peuples, de les empêcher tout à la fois de s'éloigner de la littéralité des messages et de manipuler la littéralité comme voie d'accès au réel, pour des raisons qui peuvent sembler parfois antinomiques mais qui sont en fait équivalentes.

La capacité d'interpréter est profondément liée aux libertés, individuelles et collectives. Le chemin des humanités et des humanismes a en effet entièrement ouvert le champ des possibles de l'interprétation. Ainsi, pour l'humaniste, tout s'interprète, tout se critique, tout se pèse, jusques et y compris sa propre identité sociale, économique, sexuelle.

Dès lors, il paraît évident que ce refus généralisé de la détermination scandalise et inquiète ceux qui *ont quelque chose à vendre*, que ce qu'ils aient à vendre soit un dogme, une doctrine ou un bien de consommation. Réduire le champ de l'interprétation, contrôler la littéralité, c'est d'emblée placer l'échange sémantique dans le champ de l'injonction. Ce qui s'échange alors, ce n'est pas du sens, c'est du pouvoir, où un dominant, qui possède le sens, l'impose à un dominé, qui n'a d'autre choix que de l'acheter et de s'y soumettre.

Dans cette prise de contrôle, l'art est évidemment l'une des premières cibles.

L'art échappe au jeu des échanges sémantiques communs.

L'art n'est pas injonction.

L'art n'est pas soumis à interprétation.

Ce qui rend le signe artistique, quel qu'en soit le médium, spécifique parmi les autres signes, c'est qu'il ne poursuit aucun objectif dès lors qu'il est émis. Tous les autres messages ont un but. Il n'y a pas de message gratuit. Chacun d'entre eux déclenche des fonctions sémantiques qui veulent agir directement sur l'autre et prétendent au réel, avec plus ou moins d'intensité. De l'énoncé performatif « je déclare la séance ouverte », à l'énoncé en apparence descriptif mais signifiant un souhait « la fenêtre est fermée » pour « ouvre la fenêtre », en passant par l'incontournable « je t'aime » dont le sens n'a jamais clairement été établi, toute émission de signe veut atteindre l'autre et interagir avec le réel, sinon le modifier. C'est en cela que la publicité, qui a pour objectif de « faire acheter », est une sorte d'industrialisation du langage à des fins mercantiles, de colonisation des imaginaires sémantiques au profit de la consommation.

L'œuvre d'art, elle, n'a rien à vendre et ne délivre aucun message, ou alors, par surcroît.

Ainsi, il me semble légitime d'écrire, légitime de penser, légitime de croire que la qualité du signal émis par l'œuvre d'art, par le geste artistique, sa qualité et sa pureté, dans cette extrême impossibilité de tout retour de ce signal, de toute réciprocité, est justement ce qui fait l'art, ce qui fait art, et ce qui rend l'art désirable, mais irréductible à tous les pouvoirs. Le signal artistique, émanant de la littéralité et bouclant sur la littéralité, échappe au champ de force créé par la mise en tension du dénoté et du connoté, échappe donc au champ des échanges sémantiques communs. Par là-même, il agglutine contre lui tous ceux qui n'ont d'intérêt que dans le jeu de ces mêmes échanges sémantiques communs, qui sont l'aire d'installation de tous les pouvoirs. L'art a donc contre lui tous ceux qui font de la politique et qui ont abandonné la mystique, aurait pu dire Péguy. Car,

quand Péguy dit que tout commence en mystique et tout finit en politique, il ne dit en fait pas autre chose. La République, le suffrage universel, la démocratie comme œuvres, sont de l'ordre de la mystique, donc de la littéralité, quand leur mise en œuvre ne peut être, par dégradations successives, que de l'ordre de la politique. Et qu'est-ce alors que la politique ? L'expression d'une volonté de pouvoir par la maîtrise des échanges sémantiques, puis par la soumission des échanges sémantiques.

Dès lors que l'on a posé ceci, les combats féroces autour de la littéralité s'éclairent.

Quand les fondamentalistes iconophobes détruisent des œuvres et assassinent des artistes, ils le font car, selon eux, rien ne doit venir concurrencer le signal sans retour qu'est la parole divine révélée. Ils se placent cependant dans une aporie théologique, puisque par ces actes, ils admettent une concurrence possible qui serait celle de l'art. Ils sont rattrapés par l'amphibologie du tabou, qui signifie tout autant l'interdit que le sacré. Car, le tabou, interdit et sacré, n'est autre que littéralité. Ceux qui détruisent une œuvre d'art au prétexte qu'elle est blasphématoire commettent précisément l'erreur qu'ils croient combattre, c'est à dire celle de fétichiser la parole divine, et, dès lors, commettent l'erreur de la faire entrer dans le champ des échanges sémantiques, champ qui n'est pas celui de la prophétie. Celui qui proclame que Dieu est tout puissant, et qui le croit, ne peut rien opposer à cette toute puissance, ne peut rien lui comparer et s'il le fait, commet alors ce que l'Islam appelle le péché « d'association », péché capital qui consiste à associer Dieu à toute autre figure. En détruisant un temple de Palmyre, les fondamentalistes détruisent quelques pierres, mais réactivent surtout ce temple comme temple. En effet, s'ils le détruisent en tant que temple, c'est donc que c'est un temple, et qu'il est donc sacré. Mais s'ils le reconnaissent comme temple, c'est donc qu'ils associent le Dieu unique, à un autre dieu jadis vénéré dans ce temple. Sinon, ce n'est pas un temple, et il n'y a donc aucune raison de le détruire comme tel. Les voilà pris eux aussi par l'ambivalence implacable du tabou qui se renverse de l'interdit vers le sacré. Il en va bien sûr de même des statues du Bouddha de Bamyane. En les détruisant, les islamistes ont reconnu leur caractère sacré et les ont d'ailleurs fait croître comme tels dans l'imaginaire mondial, comme personne n'aurait pu les faire croître auparavant en tant qu'objets sacrés.

Il en va de même des contempteurs de l'art contemporain, qui, fustigeant cette création de leur temps qu'ils exècrent, commettent une double erreur.

La première est de considérer l'œuvre comme partie prenante des échanges sémantiques communs, c'est à dire comme active dans le champ sémantique créé par la mise en tension entre un dénoté et un connoté. Supposons une bouilloire, hors du champ de l'art, elle n'a quasiment pas de littéralité. Elle n'existe que par son usage, ou même, par l'intention dont elle est investie. Dès lors, l'image de la bouilloire, par exemple, l'image publicitaire, sera chargée de connoté. L'énoncé : « Prends la bouilloire ! » ne se comprend pas en dehors de tout connoté. Supposons maintenant une bouilloire comme œuvre d'art. Elle ne sert pas. Elle ne sert à rien. L'appréhender comme œuvre, c'est directement considérer sa littéralité, sans passer par le dénoté, ni par le connoté. « Ce que vous voyez est ce que vous voyez » nous a enseigné Franck Stella. Bien sûr, libre au regardeur de laisser aller son imagination, sa capacité narrative. Mais cela n'aura rien à voir avec la bouilloire en tant qu'œuvre d'art.

La seconde erreur, à supposer qu'il n'y en ait que deux, est équivalente à celle des fondamentalistes de tout crin. Ils se rejoignent d'ailleurs parfois. Dénonçant ce qu'ils considèrent être « N'importe quoi ! », c'est à dire quelque chose qui échappe au sens commun, qui échappe aux échanges sémantiques communs, ils pensent exclure l'œuvre ainsi dénoncée du champ de l'art alors même qu'ils l'y installent. Ce qu'ils reprochent à l'œuvre, c'est sa littéralité, mais, ce faisant, ils l'instituent comme œuvre. Quant aux thuriféraires de la beauté dans l'art, Malraux les renvoyait déjà au *Bœuf écorché* de Rembrandt, ce qui devrait suffire à les confondre. C'est aussi pourquoi, quand des fondamentalistes trouvent, comme avec *Immersion (Piss Christ)*, d'Andres Serrano, une œuvre contemporaine, donc d'emblée détestable, qu'ils jugent blasphématoire, leur jouissance est extatique. Renvoyés au tabou, ils se livrent alors, en transe, sans tarder, à des rituels païens. C'est donc bien que ça marche !

Les fondamentalistes ont toujours voulu éradiquer les mystiques. L'art en tant que mystique ne peut que rencontrer leur ire.

Tentons un schéma, bricolons un schéma. Considérant que le réel est inaccessible et que ce qui est littéral, la littéralité, relève du réel, l'art et la mystique, voies d'accès au réel, par le littéral, forment un boucle qui est issue de la littéralité et retourne à la littéralité, sans jamais rencontrer le champ des échanges sémantiques communs, qui, en quelque sorte, s'effectuent à l'intérieur de cette boucle, comme inspirés par elle et sans porosité.

Ce schéma serait alors à peu près celui-ci :

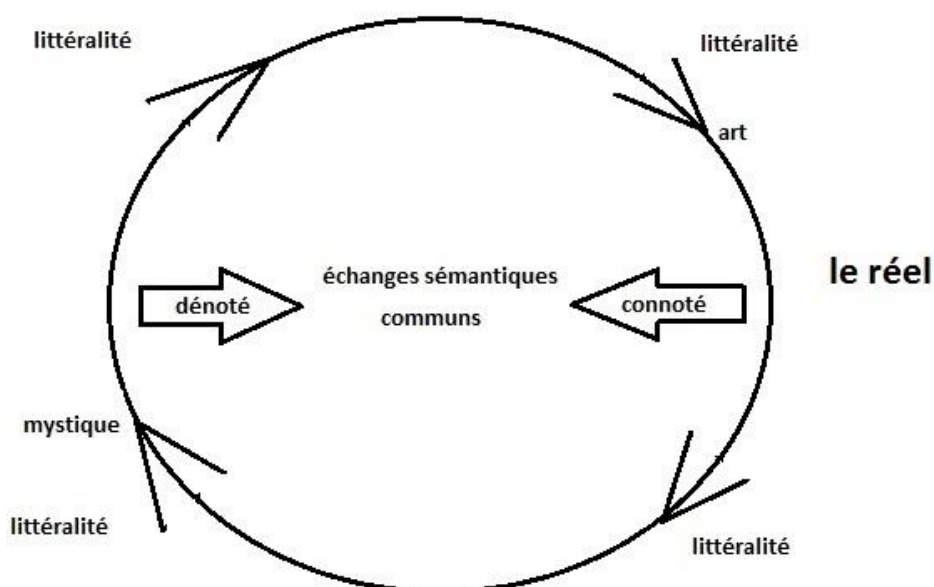


Schéma dont il ressort que l'art et la prophétie ont ceci de commun que, dans l'ordre du sens, ils vont de la littéralité à la littéralité en contournant, en dépassant, en surpassant, en surplombant le champ des échanges sémantiques communs, qui sont, quant à eux, comme coincés entre le dénoté et le connoté - et d'autres fonctions du langage ici omises -. Les charlatans de la littéralité, bien-pensants de tous les bords, prennent la littéralité pour un dénoté, ou pour un connoté, ou pour les deux, et, ce faisant, disqualifient ce qu'ils croient défendre ou exaltent ce qu'ils croient combattre.

C'est ainsi que les fondamentalistes méconnaissent la valeur intrinsèquement ésotérique de la littéralité de la prophétie quand, les commentateurs réactionnaires de l'art veulent faire entrer l'œuvre dans leur univers d'échanges sémantiques normés, œuvre qui ne peut alors que lui échapper. Quant aux religieux iconophobes, que dire d'eux sinon que ce sont des cumulards. Dès lors que l'on fait entrer ce qui relève de la mystique ou de l'artistique dans le champ des échanges sémantiques communs, on commet une erreur épistémologique sérieuse, et qui n'est pas vénielle pour ce qu'elle produit de fichus désordres sur nos vies humaines.

Pierre OUDART – février 2016